

LA SCIENCE, PARENTE PAUVRE DE LA CHARITÉ

Préface au livre de Jean Labbens, La condition sous-prolétarienne. L'héritage du passé, Editions Science et Service, Paris, 1965.

Il est beaucoup question aujourd'hui de la pauvreté dans les pays riches. Nous avons laissé derrière nous les années d'après guerre où le terme de pauvre semblait être rayé une fois pour toutes du vocabulaire économique et social de l'Occident.

Pourtant, si les mots nous reviennent, ils sont loin de recouvrir toujours les mêmes personnes ou les mêmes problèmes. Aussi, les caractères attribués à la pauvreté diffèrent d'un ouvrage à l'autre, selon le type d'expérience ou d'études de l'auteur. Celles-ci peuvent aussi bien concerner la famille accidentellement tombée au-dessous de la moyenne à cause du chômage ou de l'absence du père, que celle qui, de génération en génération, n'arrive pas à entrer dans l'ère industrielle et qui, de ce fait, prolonge une existence de pauvre d'un autre siècle.

Lorsque dans ces pages nous parlerons de pauvres, nous entendrons - car c'est là l'objet de tous nos efforts - la couche sociale qui se présente comme la plus démunie dans les sociétés riches. Il s'agira de ceux dont la pauvreté économique s'accompagne de privations sur tous les plans, culturel, physiologique, social et spirituel. Ce sont ceux qui, n'ayant pu entrer dans les structures modernes, demeurent en dehors de tous les grands courants de la vie de la nation. Nous demanderons aux savants de définir, d'une manière précise, cette couche sous-prolétarienne dont le visage semble avoir gardé les traits du Lazare des Evangiles. Il est de notre devoir, à nous qui partageons sa vie, de proposer ce peuple aux préoccupations de l'Université. A elle de se faire notre maître et de nous aider à introduire un souci nouveau en sa faveur dans nos institutions temporelles et spirituelles.

1. Les éléments du cercle vicieux.

Ceux qui dans ces institutions et dans l'Eglise voudraient s'attacher à ces pauvres-là, se trouvent généralement dans une situation de malaise. Leurs efforts de les aider n'aboutissent pas. Le pauvre demeure ce qu'il est ou s'il se modifie quelque peu à la suite de l'une ou l'autre démarche, il le fait d'une manière que nous n'avons pas prévue. Alors, frustrés dans nos attentes, énervés de notre impuissance, il arrive que nous nous efforcions de le dépecer, de le ramener à ses plus petites dimensions : en niant son milieu, en détruisant son quartier, en agissant comme si son groupe n'existait pas, en effritant sa famille aussi, et, finalement, comme nous l'avons vu faire en certains pays très évolués, en le démontant, lui, pièce par pièce, par les soins d'un psychiatre.

Ces efforts apparemment cruels de venir à bout d'une couche sociale sous-privilegiée cachent bien souvent la profonde inquiétude de ceux qui ne réussissent pas à triompher de ses conditions de vie misérables. Ils se trouvent d'autant plus mal à l'aise que les raisons de leurs échecs sont difficiles à saisir. Certes, les explications ne font pas défaut. Il n'est guère besoin de rappeler ici la conception du mauvais pauvre, qui par une sorte de vice refuserait de sortir de son état. De là, en passant par le pauvre, victime de ses carences mentales, nous sommes

arrivés aujourd'hui à la notion infiniment plus nuancée d'un cercle vicieux de la pauvreté. Les conditions matérielles sous-humaines provoqueraient un état physique et mental, des attitudes, un mode de vie qui, d'après certains, feraient obstacle à la montée des pauvres. Se transmettant de père en fils, ils pérenniseraient la pauvreté, la rendraient pour ainsi dire héréditaire. Ce raisonnement suffit-il pour expliquer l'étonnante imperméabilité du monde sous-prolétaire aux influences de la société environnante ?

Sans doute, les conditions de vie amènent-elles des façons d'affronter l'existence. Un certain état de pauvreté impose à ses victimes des manières d'être, des comportements particuliers. Nous constatons que partout où le monde est entré dans l'ère industrielle, les très pauvres réagissent devant la misère par certaines attitudes similaires qui ne favorisent pas leur promotion. Ils donnent ainsi au sous-prolétariat un visage universel.

Un des traits de ce visage est par exemple l'instabilité conjugale. Nous la retrouvons aussi bien dans les "barriadas" de Lima et les "slums" de Calcutta que dans les bidonvilles de la région parisienne. Dans les couches les plus pauvres de la population de ces lieux de misère, l'homme vit ses liens conjugaux au jour le jour, sans engagement réel dans l'avenir. Il vit avec une femme, une partie de son existence, puis il acceptera qu'elle le quitte ou lui-même la quittera. Il ne reprendra pas nécessairement une autre femme, mais partira peut-être pour un autre genre de vie, celui d'un homme seul, également provisoire. Il ne l'adoptera pas plus définitivement que la situation précédente et un jour on le retrouvera père d'une famille précaire.

Il resterait à examiner dans quelle mesure les sous-couches les plus pauvres valorisent d'une manière générale cette instabilité. Nous n'en connaissons pas d'exemple. Bien au contraire, tout en vivant l'instabilité, ils la déprécient le plus souvent. Ne sachant pas comment s'y prendre autrement, ils acceptent la précarité de leurs unions comme une réalité quasi inéluctable mais dont on ne tire ni fierté ni satisfaction. Elle ajoute plutôt à la déconsidération dans laquelle ils vivent, non seulement face à l'extérieur mais aussi dans le milieu même.

Aussi, hésiterions-nous à considérer l'instabilité conjugale et le concubinage comme les éléments d'une culture, ainsi que le font certains. Le pauvre dans les pays industrialisés ne peut être inconscient de ce qu'impose une culture nationale omniprésente. La société environnante lui lègue des notions de ce que devrait être la vie familiale, professionnelle et sociale, ne serait-ce que par le biais des moyens d'information de masse, des interventions des services sociaux, de l'enfance passée à l'Assistance publique... Si cette société ne lui offre pas les moyens de vivre les valeurs qu'elle enseigne de la même manière que ses membres plus favorisés, elle ne laisse pas pour autant la place à une culture de la pauvreté en opposition avec ses normes et permettant aux pauvres de se justifier au moins à leurs propres yeux. Ne pouvant vivre la culture ambiante, le pauvre peut tout au plus la fuir, physiquement en se réfugiant en marge de la cité, moralement en s'enveloppant d'une indifférence qui le protégera du découragement et de la honte. Dans les états de bien-être (et spécialement dans les états de bien-être européens), l'idée ne lui vient même pas qu'il puisse avoir le droit de vivre selon ses propres valeurs. D'ailleurs, s'il persiste, on le détruira en ce qui lui est le plus essentiel, en retirant ses enfants. Loin d'être appelé à s'affirmer, il est voué à une fuite qui ne mène nulle part.

Sans doute pourrait-on dire que cette incapacité déshonorante de vivre comme les autres, vient d'une absence de certains moyens matériels. Le manque de logement ou le surpeuplement, la précarité et l'insuffisance des revenus, la nutrition défectueuse sont autant

de facteurs qui expliquent aisément un mode de vie et un certain psychisme universel parmi les très pauvres. Toutefois, ils ne sont pas seuls en cause. Ils ne suffisent pas pour expliquer que le sous-prolétariat demeure pauvre à l'heure du progrès économique. Un autre élément dont on parle beaucoup moins et qui est pourtant un maillon essentiel dans le cercle vicieux de la pauvreté, est l'absence quasi totale de relations d'échange avec les couches non pauvres.

Les pauvres sont ce qu'ils sont et le demeurent parce qu'un certain degré de privation des biens matériels s'accompagne non seulement de comportements particuliers, mais aussi d'une communication défectueuse avec le monde ambiant. Celui-ci lui refuse les conditions nécessaires pour entendre et se faire entendre et à partir d'une certaine pauvreté, l'homme est un étranger dans l'état de bien-être. Ne rencontrant plus les autres, il n'est pas en état de mettre le peu de biens qu'on lui offre au profit d'un rapprochement.

2. La communication défectueuse.

Pour que la communication soit possible entre la couche sous-prolétarienne et les classes plus aisées, il faudrait y avoir une perception commune des êtres, des choses, des situations au moins dans certains domaines. On pourrait penser qu'il en est ainsi, puisque comme nous le disions, même une population marginale est aujourd'hui en contact avec la culture ambiante, ne serait-ce qu'à travers le travail, les services sociaux, la télévision ou le cinéma. Il est vrai qu'elle acquiert, par ces moyens, certaines notions des valeurs qui constituent cette culture. Ce qui nous frappe dans la couche sous-prolétarienne, c'est cette sorte de décalage dans la façon d'y percevoir certaines valeurs, du fait qu'on ne les vit pas de la même manière que le monde extérieur. Le travail fait partie de la dignité de l'homme, dit-on au pauvre, l'enseignement est nécessaire aux enfants, le mariage est honorable. Il y croit sans jamais arriver à saisir entièrement ces valeurs par une expérience vécue. Son expérience personnelle est celle du travail humiliant, de l'enseignement dont ses enfants sont incapables de profiter, de la précarité ou de l'impossibilité du mariage. Ne connaissant pas autre chose, il ne saisit pas lui-même son décalage par rapport au monde extérieur. Il sent qu'il est différent des autres, mais il n'en comprend jamais exactement le pourquoi. Cette situation confuse donne à tout contact entre le pauvre et le non-pauvre une note d'ambiguïté qui fausse la relation et fait qu'elle aboutit le plus souvent à un dialogue de sourds.

Robert Estève³ qui après des mois de vaines recherches, a trouvé une place de tâcheron aux Halles, dit à sa femme : “ Mais je n'irai pas si tu ne me trouves pas un pantalon neuf ”. Depuis des semaines, il n'y a pas de quoi manger chez les Estève et quatre enfants ont été placés en institution. Pourtant Robert n'ira pas travailler à moins qu'il ne puisse non seulement se couvrir convenablement, mais se vêtir à la mode des autres.

Robert ne demanderait pas mieux que de travailler régulièrement, d'être reçu dans le monde ouvrier. Il sait d'une manière abstraite que le travail confère une dignité. Seulement, il n'a jamais été initié au mystère de la transformation de la matière et ses mains n'en connaissent pas le rythme. Elles ne peuvent pas le connaître : Robert a partagé son existence entre un milieu urbain miséreux, l'armée en Indochine et le bidonville. Il n'a pas appris à travailler. En fait, il n'est même pas utile aux tâches les plus dures et les plus déshumanisantes qu'on réserve à son frère plus évolué, le prolétaire. Il ne lui reste que la situation du sous-fifre insignifiant. Tantôt il l'acceptera avec une certaine indifférence, tantôt il la refusera avec dégoût. Il pensera

³Pour des raisons évidentes, nous attribuerons au cours de l'ensemble de cet ouvrage, des noms purement imaginaires aux personnes qui font l'objet de notre étude.

parfois aussi pouvoir l'éviter en leurrant son entourage : il taira son adresse au bidonville, s'habillera avec soin pour cacher son appartenance à un milieu dédaigné. Il ne le leurrera pas longtemps. Il est non seulement interchangeable comme le prolétaire, mais inutile et ceux qui le rencontrent s'en aperçoivent rapidement.

Quelle peut être la qualité du dialogue entre cet homme et ses camarades de travail ou son employeur ? Un vrai ouvrier ne peut pas se reconnaître en Robert. Il voit en lui, non pas tellement ses mains de pauvres, ses mains inintelligentes et malhabiles qui, en somme, expliquent tout. Il rencontre en lui surtout une sorte d'irrespect ou d'indifférence face à sa tâche, qu'il interprétera comme irrespect ou indifférence par rapport à la dignité du travail. Cela ne tirerait pas à conséquence s'il ne savait pas derrière Robert toute une couche de travailleurs dépréciés, et dépréciant leur tâche. Il perçoit cette couche comme un poids qui risque de compromettre sa propre ascension. On ne peut pas dire que la classe ouvrière craigne la couche sous-prolétarienne ; elle n'en est plus là. Cependant, elle n'aime pas la trouver sur son chemin et s'en écarte, ne serait-ce qu'en marquant une absence totale d'intérêt à son égard. Aussi, l'ouvrier d'instinct s'écartera de Robert, il le traitera avec indifférence ou condescendance, il l'humiliera ou fera de lui un genre de " larbin ". Moins il sera lui-même intégré dans le monde ouvrier, plus il accentuera ce comportement.

Inutile de dire que Robert change souvent de place et demeure oisif aussi pendant des intervalles plus ou moins longs. Il ne perd pas pour autant le rêve inculqué par ses contacts avec un monde plus favorisé : celui d'être un jour un travailleur respecté. Certaines interventions d'un service officiel ou d'une œuvre de bienfaisance viennent, de temps à autre, renforcer son espoir. Connaissant mal ses possibilités réelles, ils pensent parfois bien faire en lui proposant une place dans telle petite entreprise au cadre de travail humanisant. Ce cadre qui individualise le travailleur est bienfaisant pour celui qui sait se situer par rapport aux autres. Robert, au contraire, s'y heurtera à des exigences insurmontables. Il s'y trouvera à nu avec tous ses manques. Mieux aurait valu rester dans un travail moins humain, à l'usine ou aux Halles, où il aurait eu plus de chances de passer inaperçu.

Lui-même n'aura pas plus de jugement à cet égard que le service qui a voulu intervenir. Il se laisse d'autant plus facilement prendre à n'importe quelle proposition qu'il est extrêmement impressionnable : la misère et la dépendance chronique ne lui ont pas conféré une personnalité consistante, capable de dominer et de juger ; il se trompe aussi facilement sur lui-même que sur les êtres et les situations qu'il rencontre. Une simple suggestion d'embauche, faite un peu à la légère ou pour se débarrasser de lui, peut lui paraître comme une marque de considération pour ses capacités de travail. Aussi arrivera-t-il à éblouir pendant de brefs instants ses employeurs, exagérant ses possibilités et faisant du zèle. Dans son euphorie, il interprète toute parole bienveillante comme la preuve d'une considération particulière à son égard. Certes, cela ne durera pas et dès le premier accroc, il se sentira à nouveau dépaysé. Toute remontrance à ses yeux devient une avanie. Le patron sera perçu non pas comme le représentant d'une classe qui en exploite une autre, mais comme un ennemi personnel. Là aussi, il n'y a pas de dialogue possible et Robert finira par être mis à pied ou quittera lui-même son travail sur un coup de tête ou pour éviter le déshonneur du renvoi. Il ne revendiquera même pas sa dernière paie.

Depuis des années, il refuse en plus obstinément de se faire inscrire au chômage ; la démarche est par trop liée dans son esprit, à un ensemble de circonstances humiliantes. L'ouvrier et même le manœuvre prolétaire peuvent percevoir le chômage comme une injustice sociale qui donne lieu à des compensations. La conscience de classe peut les protéger au moins

partiellement d'un sentiment de dévalorisation personnelle. En demandant une allocation de chômage, ils revendiquent un droit collectif. Pour Robert, la même situation de chômage se présente différemment. Il n'a pas conscience d'appartenir à une classe. C'est lui personnellement qui est persécuté, le chômage est le signe de sa défaite individuelle et l'allocation souligne son infériorité d'homme. Même le dialogue avec les services administratifs et sociaux chargés de lui venir en aide tourne court.

Ce n'est là qu'un simple exemple du décalage entre les façons de voir les choses de part et d'autre de la barrière. On pourrait multiplier ce genre d'illustrations, les étendre à tous les plans de la vie d'un homme, d'une famille, d'un groupe. Les vues ne s'accordent pas, les mêmes mots ne recouvrent pas les mêmes notions. Les attitudes et les démarches sont mal interprétées. Le malentendu règne entre l'univers sous-prolétaire et les classes intégrées.

3. L'illusion du dialogue.

Pourtant, ceux qui approchent aujourd'hui le milieu des très pauvres dans un but de promotion ou de recherche se leurrent facilement sur les possibilités de communication. Nul n'est mieux capable de nourrir leur illusion que celui qui vit en marge.

Il convient d'apporter ici une nuance : nous aurions tort de présenter le monde sous-prolétaire et les classes intégrées comme deux univers entre lesquels un fossé se serait creusé. En réalité, ces univers se touchent et il existe une mobilité entre les deux. Les membres les plus évolués de la couche sous-prolétarienne se mêlent aux moins intégrés du monde ouvrier, à ceux qui demeurent d'un prolétariat non organisé. Ils se confondent dans certains quartiers dégradés. Toutes les familles sous-prolétariennes ne ressemblent pas aux Estève et nous avons parfois du mal à comprendre pourquoi telle famille laborieuse a échoué en marge de ces quartiers pauvres. Elle se conforme apparemment aux normes d'un milieu intégré : l'homme travaille, le ménage est convenablement tenu, les enfants sont scolarisés. Seuls ceux dont la situation est légèrement meilleure peuvent déceler les signes d'un décalage, imperceptible aux yeux des autres. Eux ne s'y trompent pas et ce sont eux qui refusent à la famille les relations d'échange dont elle aurait eu besoin pour s'intégrer à leur modeste niveau.

Notre ami Collivaud est de ceux qui demeurent ainsi en marge. Enfant de l'Assistance publique, élevé aux travaux les plus humbles de la ferme, il a eu la chance de rencontrer à douze ans un forgeron qui lui a appris son métier. Grâce à lui, il a vécu une expérience professionnelle qui fait que toute sa vie, il respectera le travail et en inculquera le respect à ses enfants. Pauvre et illettré, retournant après le service militaire dans un milieu urbain sous-privilegié, il aurait pu s'intégrer dans une classe par le biais de la profession. Il trouve en effet une place stable en usine. Le destin a voulu qu'à 30 ans il perde son bras gauche. L'unique voie d'accès lui est alors bouchée.

Sa modeste carrière de chaudronnier brisée, il finit par faire tache même dans l'hôtel meublé, par le nombre de ses enfants, par la boisson qui perturbe sa vie familiale, par ses attitudes serviles de miséreux... Refoulé au bidonville, son comportement s'atténue. Il y vit tranquillement avec sa famille nombreuse, se procurant de petits emplois - veilleur de nuit, porteur de lettres. Il se soucie de la scolarisation des enfants, de leur formation professionnelle. A l'observateur peu averti de l'extérieur, il apparaît comme un ressortissant du monde ouvrier, repoussé dans la marge par la malchance, ceci d'autant plus qu'il le croit volontiers lui-même. Lui non plus n'est pas capable de saisir le léger décalage qui fait de lui

un homme non reçu même dans la classe la plus modeste. Il a toujours entendu parler de l'appartenance à une classe, mais il n'en a jamais vécu l'expérience, il ne sait donc pas au juste ce que ces mots recouvrent et ne réalise pas que lui-même est toujours demeuré au-dehors.

Toute une couche supérieure du monde sous-prolétaire donne ainsi le change au visiteur comme à soi-même, se disant d'un milieu intégré et méprisant les couches moins stables, plus miséreuses au-dessous d'elle. De ce fait, le dialogue part souvent dans l'irréel.

On se méprend sans doute moins facilement sur les couches inférieures, où l'aspect d'ensemble est moins trompeur. Plus on descend l'échelle sociale, plus la pauvreté assume son vrai visage de destructrice de l'harmonie de l'homme. L'ordre humain se retire des lieux pour faire place à l'incohérence de la misère. L'habitat prend des allures non pas uniformément misérables mais insolites, des objets incongrus s'y juxtaposent, reflets du désordre intérieur de l'homme. Robert Estève y apparaît sur le seuil de son igloo⁴, avec le teint grisâtre d'un homme mal nourri mais vêtu avec un certain soin. A l'intérieur un enfant squelettique se tient immobile sur un lit couvert de chiffons ; la radio joue et il y a même un poste de télévision en location, car Robert a fait installer l'électricité. On pourrait dire qu'au niveau des Estève, la pauvreté commence à dévoiler sa vraie nature : elle n'est pas créatrice de valeurs culturelles propres mais introduit l'être humain dans une sorte de perpétuelle improvisation. Chez Robert, nous ne trouvons plus la conformité imparfaite mais plus ou moins stable d'un Victor Collivaud. Il se conforme tantôt sur un point, tantôt sur un autre, sans adopter un mode de comportement normal ou déviant, d'une manière durable. Il est comme ballotté entre le rêve de ce qu'il voudrait être et la réalité qui lui impose autre chose.

Si l'observateur de l'extérieur ne se méprend pas sur son état de déséquilibre, il se trompe cependant souvent sur la nature de cette instabilité. Robert, comme Victor Collivaud, lui présentera sa situation comme l'effet d'une malchance personnelle. A la différence de Victor, il se sent vaguement coupable : il sait ne pas faire le nécessaire pour sa famille. Aussi s'abstient-il de revendications. Il a cependant des raisons immédiates de ne pas travailler, de se désintéresser des allocations chômage. Elles sont apparemment futiles : il n'a pas de quoi se vêtir, il n'a pas quitté la maison car son enfant est malade, il a été convoqué au commissariat de police pour une affaire urgente... Il expose ses arguments d'une manière raisonnable et convaincante. Comme tant de très pauvres, il use face au visiteur d'un langage emprunté au monde extérieur ; il l'a glané à l'Assistance publique, dans l'armée, au cours de contacts avec des œuvres de bienfaisance ou services sociaux. Il parsème ses phrases d'expressions stéréotypées et de mots rares qui font croire à des antécédents respectables, à une jeunesse passée en des conditions meilleures. Robert ne cherche pas à priori à tromper, la chose est infiniment plus nuancée. Il use des moyens de communication dont il dispose, pour expliquer une situation telle qu'il la vit dans l'immédiat. Il manque des éléments, de l'expérience nécessaire pour la juger objectivement, en la situant dans le temps et dans un cadre d'ensemble. Puisqu'en plus il se désolidarise volontiers de son milieu miséreux, l'interlocuteur peu averti le prend facilement pour un "cas", difficile peut-être, mais soluble. Si les contacts durent, il finira par voir en lui un faible de caractère ou d'esprit. Quoi qu'il en soit, Robert avec la sensibilité épidermique du pauvre aux attitudes d'autrui, interprétera sa moindre parole et même son ton le plus neutre comme des signes de respect, de mépris, de faveur ou de menace. La communication s'en trouvera de plus en plus faussée.

⁴Le mot igloo désignait les baraquements en fibrociment, de forme hémisphérique, installés à Noisy-le-Grand, pour y accueillir des familles sans-logis accueillies dans un premier temps sous la tente.

Les Estève et les Collivaud sont en quelque sorte représentatifs de deux types de familles différents. Jean Labbens a qualifié celles du niveau des Estève d'ambivalentes à cause de leur tendance à la fois de respecter et de dévier des normes établies⁵. Si elles se désolidarisent entre elles et aiment à s'identifier aux familles du niveau des Collivaud, elles traitent avec une nette condescendance un troisième type de familles, plus misérables encore qu'elles. Nous trouvons en effet, au fond du monde sous-prolétaire, une population plus démunie encore et qui tend à se résigner à sa condition.

On parle souvent de l'apathie des pauvres. Il conviendrait peut-être de préciser quelque peu cette notion. Apparemment passive, la population sous-prolétarienne réagit pourtant devant les événements de la vie. Elle le fait à sa manière et, parfois, en s'affairant en dehors des chemins battus. Ses activités peuvent alors échapper à l'attention du travailleur social ou du chercheur. Toujours est-il qu'une partie de cette population tend à s'accommoder de sa situation sous-humaine. Elle s'y installe en quelque sorte, limitant ses activités et aspirations à la survie au niveau le plus élémentaire. Son propre milieu de ce fait se distancie d'elle.

Les Jamart en sont là. André Jamart se contente des travaux les plus humbles. Il se maintient difficilement même au niveau des ouvriers saisonniers, des éboueurs. Quand il n'a pas de travail, il vit des mois durant d'expédients et de secours. Son rêve serait d'obtenir une place stable d'éboueur à la ville de Paris ; son horizon s'arrête là. En attendant, cinq enfants lui ont été retirés pour des raisons sanitaires. L'igloo qui abrite sa femme et deux garçonnetts qui lui restent, tombe en ruine ; ses efforts d'éviter son écroulement relèvent de l'improvisation la plus dérisoire. Pourtant sa demeure lui convient: " Chez nous ce n'est pas le luxe ", dit-il, " mais ce n'est pas trop mal non plus, nous ne sommes pas à la rue ”.

André Jamart se présente à nous sous un aspect totalement pauvre et sa manière de concevoir la vie ne devrait plus prêter à confusion. Pourtant, même avec lui, le dialogue part souvent sur un malentendu. André, tout comme Robert, emprunte un certain vocabulaire au monde extérieur et spécialement au monde des œuvres qu'il connaît depuis son enfance miséreuse dans une petite ville de province. Plus misérable que Robert, sa personnalité est plus plastique. Elle se plie à la situation, à la personne du moment. Cela se lit d'ailleurs sur son visage de pauvre aux traits flous, au regard imprécis. André parlera toujours le langage de son interlocuteur quel qu'il soit ; il le fait même avec une insistance qui risque d'agacer. Il surprend le visiteur de l'extérieur par ses phrases soignées. Elles ne sont que l'écho sonore de bruits entendus mais jamais assimilés. Moins encore que ses voisins, Victor et Robert, il n'en comprend le contenu réel. Son esprit s'est nourri de miettes tombées sous la table ; il contient des vides car André n'a pas remplacé les valeurs mal intériorisées par d'autres. Il utilise d'autant plus facilement certains mots mal compris, non pas pour induire en erreur son interlocuteur mais comme des formules rituelles qui permettent d'entretenir un contact. Elles relèvent d'un code de savoir-faire qui fait partie de lui-même et qu'il ne peut abandonner. Pour établir un dialogue tant soit peu vrai, il faudrait entrer dans la catégorie des personnes très proches que le code permet d'aborder sans rite trop particulier.

En définitive, les pauvres nous renvoient, comme un mauvais miroir, le reflet plus ou moins flou, plus ou moins déformé de notre propre visage. Les quelques hommes de bonne volonté désireux de s'approcher d'eux y trouvent trop de traits familiers pour ne pas avoir l'illusion d'entrer dans un univers accessible. Ils entrent en réalité dans des situations équivoques qui,

⁵ Jean Labbens, "Principes sociologiques de la promotion sociale de la famille inadaptée", éd. Bureau de Recherches Sociales, 1964

au lieu de l'alléger, accentuent la condition marginale faite aux pauvres par ceux qui ne voient dans le miroir que la déformation et la grimace.

4. La condition marginale.

Nous avons parlé en d'autres occasions, de la qualité des relations que la société contemporaine peut entretenir avec les très pauvres. Elle ne valorise généralement pas l'homme pour l'homme, mais le soupèse pour ses biens accessoires : beauté, intelligence, valeur professionnelle... Le pauvre, de ce fait, représente un élément négatif : non seulement il n'apporte rien mais il fait tache. Son habitat est considéré comme une honte pour la nation, son enfant au faible éveil intellectuel gêne à l'école tout comme lui-même, dépourvu de valeur professionnelle, gêne dans le processus du travail.

Ce qui est vrai pour l'homme l'est à plus forte raison pour le groupe. Ce ne sont pas ses conditions de vie, c'est le milieu même qui est considéré comme néfaste. Même du point de vue politique, il est à charge car en général il ne vote pas et sa présence dans une commune, pesant sur le budget d'aide sociale et dévalorisant le voisinage, fournit un prétexte pour blâmer les partis au pouvoir.

Tels qu'ils sont, les pauvres n'ont ni rôle individuel ni rôle collectif. Identifiés à leur situation repoussante, notre première préoccupation est non pas d'entrer en contact avec eux mais de les écarter. La société leur propose essentiellement des relations d'aide individuelle sans autre contrepartie que d'en faire l'usage qu'elle impose ; elle leur crée une situation de dépendance personnelle sans retour. Refoulés dans la marge des inutiles, sans droits ni devoirs collectifs, ils sont privés des moyens de communication indispensables à l'acquisition d'une utilité quelconque. Le peu d'aide matérielle ou sociale apportée à un milieu sans expérience concrète des valeurs culturelles courantes, ne peut servir qu'à des besoins immédiats et fractionnés. Elle ne favorise pas la promotion des pauvres et la société à son tour leur devient inutile. En ce sens, on peut dire que la condition marginale boucle le cercle vicieux de la pauvreté.

Nous-mêmes avons vécu cette condition en grandissant dans une famille pauvre, en marge d'un quartier populaire. Trop démunis pour être utiles, notre seul moyen de communication était d'accepter l'aide individuelle offerte de l'extérieur et, en échange, de l'utiliser comme l'entendait celui qui secourait. Ce genre de dialogue nous privait de toute possibilité de promotion. En effet, celle-ci exigeait au départ ce minimum de liberté de pensée et d'action, ce minimum de statut social indépendant de nos dimensions personnelles, nécessaires à la communication authentique avec un milieu dynamique. D'ailleurs, faute de connaissance de la pauvreté, nos interlocuteurs le plus souvent ne soupçonnaient pas que nous puissions penser différemment d'eux ou, s'ils le découvraient, s'en indignaient. Discuter de leurs interventions qui ne correspondaient pas à notre besoin profond d'intégration, les refuser à la rigueur, signifiait compromettre les seules relations qui nous restaient avec une société sans laquelle nous ne pouvions vivre. Il a fallu à notre mère une force de volonté peu commune pour refuser le placement de son fils chez les Orphelins d'Auteuil. Incapable de lui offrir elle-même les moyens d'une formation professionnelle, on lui demandait de se séparer de son enfant, de le placer dans une situation marginale d'orphelin pauvre. On l'obligeait en fait de choisir entre ce qu'elle-même jugeait bon pour lui et l'avis de ceux qui avaient pouvoir d'assurer le lendemain de sa famille. En décidant selon son propre jugement, elle perdait l'appui et l'intérêt de la paroisse.

On nous dit volontiers que le service social moderne en remplaçant les œuvres anciennes, aurait changé du tout au tout les relations de la société avec ses pauvres. Pourtant rien ne nous le confirme dans notre vie actuelle au sein d'une population sous-prolétarienne. Certes le contenu des secours a changé, mais leur aspect individuel demeure. Or, dans la mesure où les pauvres sont incapables d'accéder aux droits et aux devoirs d'une classe supérieure, il ne suffit pas de leur attribuer une signification individuelle, toujours dépendante de leurs possibilités personnelles incertaines. Il leur faut une reconnaissance, une sécurité, une liberté collectives à la mesure de leur milieu et indépendantes des défaillances individuelles toujours possibles⁶ A travers les pays occidentaux on préconise des moyens de promotion pour familles dites rééducables ou récupérables. Ces moyens d'une aide sociale dépendant du caractère ou de la bonne volonté de chaque famille en particulier diffèrent en contenu mais pas en nature de l'ancienne Assistance Publique ou des bonnes œuvres traditionnelles tant diffamées. Les démarches matérielles, sociales ou spirituelles individualisées sont infiniment précieuses et même indispensables. Elles correspondent cependant à une sorte de sauvetage d'individus ou de familles et ne mènent pas à l'intégration d'un milieu. Elles tendent à écrémer une couche sociale au lieu de faire éclater le cercle vicieux de la pauvreté. En individualisant le pauvre sans l'introduire dans un groupe à sa mesure, on l'isole et le dépersonnalise. C'est là, nous semble-t-il, une des formes les plus subtiles de la ségrégation.

Mais il y a plus grave encore. A la fois inutile et à charge, le pauvre est obligé de se justifier individuellement. Or il en est incapable : privé des moyens de communication nécessaires, échappant même aux subtilités du chercheur scientifique, comment se ferait-il comprendre ? Suspect, à tout moment appelé à s'identifier, il porte sur lui une multitude de pièces justificatives : feuilles de paie, attestations de la reconnaissance d'un enfant ou de sa prise en charge par l'Assistance publique, carnets de secours... Il les retire de ses poches à toutes occasions, geste familier du marginal qui ne possède pour s'expliquer qu'un amas de feuilles et de fiches personnelles disparates, souillées et usées à force d'être manipulées, et où manque presque toujours le moindre mot de recommandation. Ce geste dérisoire symbolise une pauvreté qui n'a pas réussi à faire admettre son milieu ni les charges qu'il représente. Accusé de l'inefficacité de nos secours et aumônes, il est poursuivi dans chacun de ses membres, jusque dans les lieux marginaux où ils se terrent.

Nous avons visité des parias dans leurs cherrys en bordure de villages indiens⁷. Tout marginaux qu'ils demeurent encore, en dépit des mesures gouvernementales, ils ont droit à la reconnaissance de leur état, des professions leur sont attribuées. Seraient-ils ravalés au niveau d'une existence presque animale, tels qu'ils sont, il leur reste une place et un rôle collectifs. Il en est de même pour le mendiant des bords du Gange. S'il n'a pas d'autre dignité, il garde celle d'être un moyen de sanctification pour les non pauvres. Le paria et le mendiant ont, chacun à sa manière, une signification, une utilité et le droit d'être ce qu'ils sont. Nous ne pouvons pas nous empêcher de penser que la pauvreté la plus terrible n'est pas encore apparue en Inde. Bientôt, les plus handicapés parmi les pauvres l'éprouveront : incapables d'entrer avec leur entourage dans l'ère technologique, ils resteront à l'écart mais cette fois-ci démunis même du statut social ou religieux le plus humble. Ce qu'ils gagneront sur le plan matériel en ramassant les miettes d'une table plus abondante, ils le perdront sur le plan social, leur état n'étant plus reconnu ni toléré.

⁶ Au sujet du besoin des pauvres d'une conscience collective, voir Christian Debuyst, "Principes psychologiques de la promotion de la famille inadaptée", éd. Bureau de Recherches Sociales, 1964.

⁷ En 1966, le père Joseph visite l'Inde

C'est là le drame de la couche sous-prolétarienne en Occident. Elle n'est jamais à l'abri d'interventions individuelles dont le poids est d'autant plus lourd qu'elles émanent non pas d'individus mais des institutions mêmes de la société. Ces interventions tendent en dernière instance à détruire cette couche en lui prenant ses enfants. Ceux qui ont à cœur les intérêts d'une société riche, rejoignent ici ceux dont nous parlions au début de ces pages et qui cherchent à réduire la pauvreté par respect du pauvre. Pour des raisons différentes, ils l'étouffent souvent dans un même acharnement. Dans les pays les plus évolués, le cercle vicieux de la pauvreté ne tend pas simplement à maintenir les pauvres dans leur état, mais aussi, en fin de compte, à les anéantir. Ce cercle ne sera brisé que dans la mesure où la société établira avec les couches sociales sous-privilegiées des rapports humains d'une qualité nouvelle.

5. Une équipe à la recherche de la couche sous-prolétarienne.

En parlant de rapports nouveaux avec un peuple de miséreux dispersé à travers les pays industrialisés, nous sommes au-delà des conceptions d'une pauvreté relevant d'une simple mesure de gouvernement, d'une seule action de service social, du geste charitable d'une oeuvre ou de l'engagement plus ou moins passionné de quelques militants bénévoles. Nous sommes confrontés à un problème que seule peut résoudre la solidarité intelligente, lucide et durable d'une société entière avec ses pauvres. Pour créer des relations de cette qualité-là, nous avons besoin, avant tout, de connaissances sérieuses.

Tout jeune, nous avons ressenti le désir de pouvoir dire ce que vivent les pauvres dans leur univers fermé dont le non-pauvre ne sait franchir les frontières ; de connaître aussi à notre tour ce monde extérieur qui nous demeurait impénétrable. Ce désir d'une connaissance mutuelle, d'une communication authentique entre pauvres et non-pauvres, nous le partageons aujourd'hui avec des équipes vivant depuis des années parmi une population sous-prolétarienne. Comptant des professions diverses, des ressortissants de toutes les classes, hommes et femmes de différentes appartenances religieuses ou philosophiques, elles ont voulu être les postes d'avant-garde d'une société enfin plus réaliste et décidée à combattre la misère dans tous ses retranchements. Elles sont des canaux de communication entre deux mondes qui doivent se retrouver.

Si la solidarité suppose la connaissance, celle-ci à son tour suppose une présence solidaire, durable. Elle ne s'acquiert pas de l'extérieur ni d'une présence plus ou moins temporaire, plus ou moins passive dans un milieu défavorisé. C'est le méconnaître que de penser que jamais il nous prendra pour un des siens, qu'il s'ouvrira à nous et nous introduira dans son univers secret, à moins qu'il trouve en nous la volonté non seulement d'être présents, d'aller jusqu'à partager ses conditions de vie, mais aussi de lier notre destin au sien d'une manière dynamique.

La vraie connaissance, comme la promotion des pauvres, tient à une présence de cet ordre-là; une simple approche désintéressée, munie des techniques de recherches utilisées à ce jour, ne peut lui suffire.

Aussi, les équipes d'Aide à Toute Détresse⁸ ont-elles voulu assumer un engagement dynamique et durable, où les pauvres puissent répondre d'elles comme elles répondaient d'eux. En 1962, la voix du pape Jean XXIII a donné un élan nouveau à leurs efforts, en rappelant à l'Eglise sa tâche première d'être l'église des pauvres⁹. Ceux-ci retrouveront la place de choix qu'elle leur réserve depuis toujours dans la mesure où elle disposera des connaissances indispensables pour les reconnaître et les rejoindre. Les travaux des équipes d'Aide à Toute Détresse peuvent dès lors s'inscrire dans le grand mouvement de l'Eglise à la recherche des pauvres. Ils se situent au cœur même de cette recherche, car l'Eglise n'est pas partie à la découverte de n'importe quel pauvre, de n'importe quel affamé, malade ou vieillard. Sa démarche a été, de tous temps, vers le plus démuné, celui en qui elle rencontre à la fois le Christ et toute l'humanité et en partant duquel elle est sûre d'atteindre tous les pauvres.

Il est évident que dans une telle entreprise, la science ne peut pas demeurer plus longtemps la parente pauvre de la charité. Jean Labbens l'a compris, lui qui est venu partager notre vie. Il lui donne, en ces premiers chapitres, quelques éléments sur lesquels pourra se fonder un jour une véritable sociologie de la pauvreté. Avec son aide, les équipes d'Aide à Toute Détresse commencent une œuvre qu'elles souhaiteraient digne de la réalisation de la prophétie de Jean XXIII.

⁸ Aide à Toute Détresse était un des premiers noms donnés à ce qui est aujourd'hui le Mouvement ATD Quart Monde. Par les mots, « les équipes d'Aide à Toute Détresse », l'auteur désigne les équipes de volontaires permanents, engagés dans la durée dans la lutte contre la misère.

⁹ Allocution radiophonique à Radio Vatican, le 11 octobre 1962, à un mois de l'ouverture du Concile Vatican II.